

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 26

Artikel: Le retour du président
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221127>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE MOMENT CRITIQUE

LE moment critique, c'est celui du lever, le matin. Oh! à présent, en été, ce n'est pas si terrible, les rayons solaires pénétrant par les persiennes, à demi baissées, vous soulèvent les paupières, vous chatouillent les narines: « Allons, debout, les vivants! C'est l'heure. » Un petit moment d'hésitation, le temps de s'étirer; puis l'on touche du talon la descente de lit. Ça y est! Ah! un avertissement: les gens superstitieux prétendent, à tort ou à raison, qu'il faut toujours se lever « du pied droit », c'est-à-dire que ce pied soit le premier hors du lit. Le contraire porte malheur. Nous vous disons la chose: faites-en ce que vous voudrez.

Ensuite, au lavabo ou, ce qui est mieux encore, à la douche et l'on est tout à fait éveillé, prêt pour la besogne quotidienne, après avoir, toutefois, pris son petit déjeuner. Pour certains, c'est un repas très léger: une tasse de lait, de café au lait ou de chocolat; pour d'autres, c'est presque un festin de Balthazar. L'appétit les surprend au saut du lit, et ils lui font honneur, allez! Heureux mortels!

Voilà le lever, en été.

Mais, en hiver, c'est autre chose. Ah! là, ce n'est pas gai; oh! pas gai du tout. Tout est sombre: il faut tourner le bouton électrique. Il fait froid. Il semble que l'heure de reprendre la verticale sonne plus tôt que de coutume. C'est toujours trop tôt. On se retourne entre les draps; on ramène son duvet sous le menton; on s'étire une fois, deux fois, trois fois; on ahasarde un pied hors du lit, mais on le rentre bien vite, brr! C'est d'un ton hargneux qu'on répond: « oui, oui! » à la personne qui vient timidement vous éveiller. Enfin, on se décide, sans conviction aucune. Mais il le faut.

On va à son lavabo. Aïe! l'eau est gelée: il faut briser la glace. Que c'est froid! On frissonne; on toussé; on se mouche. Une voix, dans l'entrebâillement de la porte, fait « Allons, hâtez-vous un peu; il est tard, déjà! » Et plus on veut se hâter, moins on avance. Il semble que tout vous soit hostile; les contrariétés s'accroissent. C'est votre faux-col que vous ne pouvez boutonner; votre cravate dont l'agrafe se décroûd; un bouton de votre pantalon qui saute, les attaches de vos chaussures que se nouent. C'est un coup de foudre qui éclate soudain et la lumière électrique s'éteint. Et le jour qui ne vient pas. Il faut recourir aux bougies. Mais où en est la provision? Où sont les bougeoirs?

C'est le désastre. Dehors, le vent et la pluie redoublent de violence: les rues sont de vrais torrents. Et il faudra affronter ces éléments déchaînés pour aller à son travail.

Voilà le lever, en hiver.

Mais nous sommes encore en été: n'anticipons pas.

J. M.

Chez la modiste. — Une femme de soixante-cinq ans, très élégante, entre:

— Je voudrais voir un chapeau...

— La patronne à une ouvrière:

— Mademoiselle Marie, apportez des modèles... pour jolie femme de vingt à vingt-cinq ans!...

La cliente, ravie, a acheté trois chapeaux!

Gène. — Léo. — Dis donc, si tu dinais au restaurant avec une inconnue... tu serais gêné?...

Dantin. — Au moment de l'addition, oui.



LE DOU RÉGENT ET LO MENISTRE

LAl a tot parâi deïn la via dâi dzo qu'on a rîdo de cousin. Dinse mè, ora! l'é marquâ su lo papâ: lè dou régent et lo menistre. Lè menistre mè voliant valiâi mau, po ceïn que, po ître bin honîto, îarê du écrire: Lo menistre et lè dou régent. Vâi mâ, lâi a dou régent et lo menistre è tot solet! Adan, îe faut bin recordâ mon aleçon dinse: Lè dou régent et lo menistre. Et tot parâi! de dere lo menistre lè dou régent l'a pe bouna façon! Vo dio que su deïn tote mè cousin.

Dan, l'étant dou régent dâo tot vilhio teïmps, dâo teïmps dâi Kourtsè, dâi batse et dâi z'épaulette. L'avant fê lo Sonderbon et Montbènon. L'étâi dâi coo que faillâi pas cresenâ. Ion démontrâvê ao velâdzo decê dâo rîo: l'autro, delê, mâ l'étâi la mimâ perrotse et l'avant lo mimo menistre.

Deïn eïli teïmps que vo dio, lè menistre et lè régent pouâvant rein fêre lè zon sein lè z'autro âo mothî. Sein lo menistre, min de pridzo! sein lo régent, min de chaumo po tsantâ lè quatre partye et la basse! Dêvessant ître einseïmbllie la man deïn la man, quemet... quemet « Castor et Pollux », so desâi lo menistre, âo bin quemet Haasenstein et Vogler. Lo menistre coumandâvê, l'è su, du que l'è li que dêvessâi menâ lo mor.

Onna demeïndze aprî-midzo, lâi avâi la prêre âo velâdzo delê. Lo mondo allâvê eintrâ âo mothî, la derrâire voliâvê soumâ. Lo menistre ètâi quîe, mâ... lè régent lâi ètant pas oncora. Ceïn bouvlâvê lo menistre po ceïn que n'amâvê pas atteïndre, tant qu'à la fin finale, s'eïmmandze vè l'écoûla po savâi que fasâi lo régent que n'oïes-sâi pas guelânâ.

Mê faut vo dere que cî dzo quîe lo régent dâo velâdzo decê, aprî medzî sa soupa, ètâi venu baillî lo bondzo à son camerardo dâo velâdzo delê. Et ein atteïndeïn l'hâora dâo pridzo, s'ètant setâ tsacon dâo côté de la trâbllia, âo petit pâilo, l'avant âovert on gros lâvro eïntre mi dâi dou et îe djuvessant âi carte, sein rein oûre, lo binocele l'o piquiet.

Tot d'on coup, justo âo moment que sè teignant lo mè po savâi cò voliâvê gagnî, on oût montâ lè z'ègrâ quatre pè quatre. La porta s'âo-vre, que noûtrê dou coo l'ant tot fenameïnt pu ramassâ l'âo man,¹ teri tsacon de l'âo côté on teret à la trâbllia, lâi einfatâ l'âo carte, et pu... djeïndre lè man. Lo gros lâvro l'étâi restâ âovert eïntre lè dou.

— Eh bin! et lo pridzo? que fâ lo menistre — câ l'étâi li, — ein colêre. Que fêde-vo?

— Vo vâide, monsu lo menistre, so repondant lè dou ein montreïnt lo lâvro, on prépâre noûtrê z'ame.

La colêre âo menistre l'è tsesâte. S'è peïnsâ: « Mê régent l'ant de la pietâ, tot parâi! Mê que

¹ levés.

lè z'accusâvo! Quemet on pâo sè trompâ! »
Lo gros lâvro âovert que noûtrê dou coo djuvessant dessus, l'étâi la Bibllia!

Marc à Louis.

AU TEMPS DES CERISES

Célébrons tous de Flore les bienfaits
Et jouïssons des fruits qu'elle nous donne!
Ils sont bien mûrs et leur goût est parfait!
Dans l'air serein, les insectes bourdonnent,...
Le gai soleil nous couvre de ses feux!
Oh! que d'ici, les cerises sont belles!...
Venez garçons, — pour vous ce n'est qu'un jeu,
Près des arbres, qu'on dresse les échelles!

Montez garçons, et pour nous régaler,
Cueillez les fruits à la pulpe juteuse!
Mais n'allez pas, là-haut, vous installer
Sur des rameaux dont la force est douteuse!
La chute est prompte à qui nargue le sort!
A la souplesse, unissez la prudence,
Et vous aurez, pour prix de vos efforts,
Comme il convient, bientôt la récompense!

Oh! qu'ils sont beaux les fruits de nos vergers,
Et qu'il fait bon vivre dans nos campagnes
Tout simplement, et le cœur allégé
Par les douceurs qui nous y accompagnent!
Arbres féconds que les vieux ont plantés,
Nous vous aimons pour toutes vos largesses,
Et nous fêtons de Flore les bontés
Par des refrains et des chants d'allégresse!

Louise Chatelan-Roulet.

LE RETOUR DU PRÉSIDENT

LORSQU'ON apprit que Marc-Henri venait d'être élu président du Grand Conseil, un frisson de joie passa sur le village.

On s'abordaït sur les seuils, on se rencontrait dans la rue, sous le tilleul et à la pinte. Et les langues allaient leur train. On disait, avec un accent inoubliable: « Hein! ça y est, cette fois! » On parlait de lancer des invitations nouvelles pour le jour où l'on recevrait, en grande solennité, le nouveau président entouré de tout le Grand Conseil. Ce serait une fête magnifique, une fête comme on n'en avait jamais vu de pareille à dix lieues à la ronde.

Il faut dire que, depuis deux mois déjà, le vin d'honneur avait été mis en bouteilles. On avait aussi acheté six jambons chez Fritz le charcutier, afin de confectionner des sandwiches de campagne, de vrais sandwiches au bon pain de ménage.

La Municipalité, transformée pour la circonstance en Comité de réception, avait nommé une demi-douzaine de commissions chargées de faire la besogne. Chacune possédait son président, lequel disposait de pouvoirs illimités. Il y avait la commission des vivres et liquides — la plus importante de toutes — puis celle des logements, des distractions et de la presse. Tout avait été prévu avec ce soin méticuleux des villageois qui se piquent de bien faire les choses.

On avait travaillé avec zèle; les séances s'étaient prolongées fort avant dans la nuit, si bien que quinze jours avant l'élection on pouvait déjà tenir la séance plénière à la maison de ville. On avait pris place autour de la table de chêne de la Municipalité. Lorsque chaque président eut rapporté sur l'activité déployée par

les commissaires, on proposa de déguster quelques bouteilles de vin d'honneur. Après le premier verre, chacun y alla de son appréciation : « Fameux » ou bien « fine goutte » ou encore « jolie couleur ». Jules au Sapeur — connu pour avoir le palais délicat — eut ce jugement définitif : « Oui, oui, vous avez raison, il se laisse boire ! »

Quand on aborda la question des sandwiches, les avis furent partagés. Les uns trouvaient que six jambons, ce n'était pas suffisant. Aussitôt le boursier demanda la parole :

— Moi, dit-il, en joignant les mains sur son ventre, je trouve qu'il ne faut pas s'emballer. Ces messieurs du Grand Conseil ne viendront pas tous à la réception. Notre village est éloigné de la capitale et puis chacun ne dispose pas, comme ça, de beaucoup de temps. Quant aux électeurs des villages voisins, que nous avons invités également, il ne faut pas s'en faire pour eux. Ils nous ont assez tiré dans les jambes à l'occasion pour que cela nous dispense de nous fendre en quatre, comme on dit. Non, mes amis, croyez-moi, n'allons pas trop en grand. Songeons plutôt à faire des économies. Il ne faudrait pourtant pas que la réception du président du Grand Conseil nous oblige à prélever un impôt l'année prochaine !

Ces paroles jetèrent un froid sur l'assemblée. On s'interrogeait du coin de l'œil et l'on attendait ce que Marc-Henri allait répliquer.

— Ecoutez, messieurs, dit-il d'une voix grave, je crois qu'il faut, avant tout, nous entendre sur le caractère de cette réception. Nous aurons des hôtes de marque qui viendront de toutes les régions du canton, c'est pourquoi je suis d'avis qu'il faut bien faire les choses et ne pas lésiner sur des petites dépenses que nous pouvons carrément supporter. Il ne s'agit pas de moi, cela va sans dire, mais bien de l'honneur de notre commune, et surtout de l'honneur du cercle tout entier !

Chacun approuva cette manière de voir et la proposition de Marc-Henri passa à l'unanimité.

Le régent — chargé des délicates fonctions de major de table — rédigea, séance tenante, l'ordre du jour de la fête, et comme Jules au Sapeur se préparait à déboucher la neuvième bouteille, on s'empressa de lever la séance.

* * *

Le grand jour arriva ; c'était une de ces belles journées de mai toute resplendissante de lumière. De bon matin déjà, des gamins endimanchés, jouaient et se pourchassaient dans les rues. Aux carrefours, des bras vigoureux clouaient des drapeaux et des oriflammes. Ici et là, on suspendait des couronnes de mousse piquées de fleurs en papier. Au-dessus de la porte d'entrée de la maison de ville, on pouvait lire ces mots et grosses lettres noires : « Soyez les bienvenus ! »

Demi-heure avant l'arrivée du train présidentiel, la place de la Gare prenait peu à peu l'aspect d'un grand boulevard. Sachant qu'il y avait un verre à boire, les citoyens de toutes les couleurs et de toutes les opinions, quittaient le champ ou l'atelier et, après avoir fait un brin de toilette, venaient, par petits groupes, s'installer sur le quai. Des mamans avaient amené leur marmaille et des vieux s'asseyaient sur le talus qui borde la route. Douze jeunes filles, en robes blanches, se tenaient devant la salle d'attente. Elles portaient une belle écharpe verte et blanche, et la plus jolie de toutes — la Marie au boursier — s'appropriait à offrir un bouquet au président.

Dès que le train fut signalé, le chef de gare, imposant et solennel, fit les cent pas, tandis que la fanfare n'attendait qu'un signal de son chef pour attaquer sa marche la plus entraînée.

— Le voilà, le voilà, criaient les gamins !

En effet, la locomotive, décorée de deux drapeaux, arriva tout essoufflée et la fanfare se mit à jouer la marche vaudoise.

L'émotion était à son comble. Des mouchoirs s'agitaient, la joie éclatait sur tous les visages.

Marc-Henri descendit le premier dans sa belle redingote noire et, tandis qu'il se penchait

pour recevoir une gerbe de fleurs, Jules au Sapeur ne put s'empêcher de dire :

— Tonnerre de Marc-Henri, en a-t-il de la veine de pouvoir embrasser une jolie fille comme la Marie au boursier !

Bientôt le cortège s'organisa : députés, autorités communales, groupes de citoyens venus de partout. On traversa le village en tous sens, après quoi l'on pénétra dans la maison de ville où le vin d'honneur se mit à couler.

Il y eut des discours, beaucoup de discours. De temps à autre, on chantait debout un chant patriotique, pendant que les conversations particulières allaient leur train, la Société de chant exécutait les plus beaux chœurs de son répertoire.

* * *

Cependant, quand le soleil lança ses rayons obliques dans la grande salle où la fête battait son plein, on vit des groupes de députés se lever pour partir. D'autres invités se retirèrent également. Il y eut échange d'amabilités et de remerciements.

— Serrons les rangs ! criaient Jules au Sapeur en apportant une brassée de bouteilles.

Et pour garder près de lui son groupe habituel d'admirateurs, il se mit à raconter, pour la centième fois, des histoires de la légion étrangère :

— Il faisait nuit, nous étions en plein désert, quand... quand...

— Allez, allez, hop ! place pour le bal ! lui cria Charles-Albert. Et déjà des bras vigoureux empoignaient les tables.

Jules au Sapeur allait se fâcher quand son ami Charles à Edouard lui dit en montrant ses poches d'où émergeaient deux cols de bouteilles :

— Allons, allons, laisse danser les jeunes, viens avec moi, j'ai des munitions !

C'est ainsi qu'ils quittèrent la salle. Ils allèrent au hasard par les rues désertes et tombèrent, plus qu'ils ne s'assirent, sur le mur de la Cure. On entendit un choc.

— Tonnerre, cria Charles à Edouard, les bouteilles qui se vident dans mes poches !

Comme dit le poète :

« Elles étaient du monde où les plus belles choses ont le pire destin. »

... On ne sut jamais comment ils regagnèrent leur domicile. *Jean des Sapins.*

LE COIN DU PASTEUR

LES anecdotes qui suivent m'ont été contées par M. le pasteur F... ; étant donné la source autorisée dont elles émanent, personne ne songera à mettre en doute leur authenticité.

* * *

La première concerne l'école de L... Il s'agit de l'examen d'instruction civique. Le vénérable ecclésiastique, qui fonctionnait en qualité d'expert, avait posé à un élève cette question :

— De combien de membres se compose la justice de paix ?

Le garçon n'était pas ferré en civisme ; il hésita, regarda autour de lui comme s'il cherchait du secours, puis hasarda péniblement : « elle se compose..., elle se compose... du juge de paix ! »

— Bien, mon enfant, fit l'examineur avec bienveillance, et comment nomme-t-on les quatre autres membres de ce corps dont le rôle est d'assister le juge ?... Voyons, les quatre as...

— Les quatre assassins, Monsieur le ministre ! s'écria glorieusement l'examiné, tout heureux d'avoir été mis si gentiment sur la piste !

* * *

La seconde historiette se passe dans une localité de la vallée du Rhône, à un examen de religion.

— Dis-moi, mon enfant, en quel lieu iront les justes après leur mort ? demande le pasteur à un élève peu doué.

— En pa... radis... en pa... radis, souffle éperdument un camarade du banc postérieur.

— En Panex ! répond l'interrogé qui n'a compris que la première syllabe du mot et a complété celui-ci de lui-même.

— Ce n'est pas fort ! observe le pasteur, qui ajoute : « et les méchants, où iront-ils, dans ce cas ? »

Même manège sur le banc du souffleur : « en en... fer, en en... fer ! »

— « En Antagnes, répond l'élève presque sans hésitation cette fois. *A Mex.* »

Momo aime les histoires. — Ce jour-là il a été si méchant que son papa commence sur le ton le plus sévère qu'il peut prendre :

— Il y avait une fois un petit garçon qui avait été très méchant. Alors un diable est venu pour le prendre...

Momo regarde un instant papa qui a le tort de ne pouvoir réprimer un mince sourire. Momo est fixé. Alors, à son tour, sévère :

— Mon mien diable, j'prend pas les petits enfants, mais j'prend les papas et les mamans qui sont en colère contre les petits enfants...

LA POMPE A PRADELU

JULIEN à Jules né Pradelu, avait dès sa jeunesse montré qu'il avait des dispositions pour la mécanique. Il était paysan comme son père, et n'avait jamais manifesté le désir de se vouer à une autre profession, malgré le plaisir qu'il avait de s'occuper de machines et de toutes pièces mécaniques quelconques. Il était tout le temps fourré à la forge, tenait le pied quand on ferrait, perçait les fers à la machine, forgeait et travaillait même au tour. Philippe le maréchal l'avait en admiration et disait à qui voulait l'entendre que Julien eût été mieux à sa place comme ingénieur-mécanicien que comme paysan. Il grandit en force et en sagesse et un beau jour le vit syndic, c'est-à-dire, premier magistrat de sa commune. Ses qualités d'administrateur et le souci de bien faire, lui acquirent de suite la sympathie et la popularité.

A côté de ses fonctions politiques, il était premier lieutenant d'infanterie et capitaine de la pompe. On parlait déjà de lui comme candidat pour député au Grand Conseil aux prochaines élections. Il se devait de marquer son passage au sein des autorités communales et l'occasion se présenta tout naturellement.

La pompe n'était plus suffisante ou pour mieux dire ne représentait plus les garanties exigées par l'assurance cantonale pour la défense contre l'incendie, des différents quartiers du village. Il fallait acheter une pompe à moteur et ce n'est pas sans peine qu'on obtint les crédits nécessaires au Conseil communal. Pradelu, syndic et capitaine de la pompe était tout désigné pour s'occuper de la chose. Inutile de vous dire qu'il s'adressa à une bonne maison du pays qui représentait une marque étrangère, oh, incontestablement bonne, mais qui y était établie et de ce fait donnait toute confiance.

Le jour de l'essai officiel arriva. Pradelu avait mobilisé le corps des pompiers au grand complet et jamais son casque n'avait brillé autant. On était venu des villages voisins, la fanfare était de la partie et on avait prévu après l'exercice une collation soignée aux frais de la commune.

L'essai fut concluant et avec deux cents mètres de tuyaux le jet caillait encore le coq de l'église. L'enthousiasme était à son comble. Pradelu au septième ciel.

A la collation, le toast à la patrie fut porté par l'ancien syndic qui était, malgré son grand âge encore un orateur de première force. Il termina son discours en disant, maintenant que nous avons une pompe que tout le monde nous envie que le bon Dieu fasse qu'on n'en ait jamais besoin !

Pradelu qui était à côté de lui se leva d'un bond et lui dit à l'oreille :

Pour l'amour du ciel, ne dites pas ça, après les frais qu'on a faits !... *Chamot.*

Oh ! ces enfants. — Maman à bébé. — Va vite dire à papa que M. et Mme Y... viennent lui faire visite. L'enfant, après s'être acquitté du message revint au salon.

— T'a-t-il dit s'il viendrait ?

— Non, il a dit : « Zut ! Je ne me dérange pas pour ces raseurs. »